



**CLAUDE MARTHALER**

## Voyages « sellestes »

Propos recueillis par Philippe Vouillon

**Claude Marthaler sillonne depuis trente ans les montagnes de la terre à deux roues. Son dernier ouvrage nous entraîne au Pamir, au Tibet oriental et sur la *Great Divide*, un itinéraire de 4 500 kilomètres le long de l'épine dorsale des Rocheuses. L'écrivain cyclonaute semble se fondre dans ces paysages, toujours en quête de l'ascension d'une montagne intérieure.**

**Vous êtes le premier aventurier cycliste publié dans la célèbre collection « Hommes et Montagnes » des éditions Glénat. Comment a débuté votre passion pour les voyages à vélo ?**

Je n'ai pas de souvenir de mon premier vélo d'enfant, mais j'en ai de mes premières sorties, à l'adolescence, seul ou avec des amis, dans la campagne genevoise et les montagnes avoisinantes, le Jura, le Salève. J'ai beaucoup lu de récits de voyage à vélo qui m'ont inspiré comme celui d'Alain Guigney, *La terre sur deux roues* [Ed. Flammarion, 1979, ndlr]. Puis viennent les explorations en Europe du Sud : Italie, Espagne, Grèce, Balkans. Et de plus en plus loin, vers d'autres continents : la Turquie, le Maroc. J'y rencontre des cyclistes plus âgés et plus expérimentés. Ils avaient surtout beaucoup plus de temps que moi. J'ai

compris que c'était une clé dans la vie, et aussi en voyage. Plus on a de temps, plus les choses adviennent et plus tout devient simple.

**On arrive alors en 1988 et à votre départ vers l'Himalaya : trois ans de voyage, douze pays, 35 000 kilomètres...**

Oui, c'est la première fois que je pars sans limite de temps, ni itinéraire vraiment précis. Avec la seule envie d'aller en Himalaya. En Suisse, nous baignons dans une culture alpine. Et puis, il y avait un terreau familial ; ma ville de naissance, Genève. Mes parents nous emmenaient, mon frère et moi, faire des balades en montagne. Mon grand-père faisait beaucoup de peau de phoque. Il avait ses cartes au 1 : 25 000<sup>e</sup> et c'était aussi un très bon conteur. J'ai lu pas mal de récits d'alpinistes, d'ascensions en haute montagne. Tout cela me faisait rêver. Je suis revenu avec la ferme intention de repartir. Ce n'était pas un caprice ou un coup de tête. C'était plus existentiel. J'avais trouvé ma voie à travers le voyage.

**Dans votre dernier livre, la figure de la montagne est particulièrement présente. Par moments, en vous lisant, on se demande pourquoi diable vous allez là-bas à vélo ? Dans des terrains sur lesquels vous poussez finalement assez souvent...**

On tire en fait ! Sinon, on enfonce la roue avant ! (rires). Oui, on marche beaucoup...

**D'ailleurs votre vélo s'appelle « Yak », une sorte de bête de bât capable de porter jusqu'à 60 kg, engin compris !**

Lors de ma traversée du Tibet, au départ de Lhasa, des





cyclistes m'ont lancé: « Allez, Yak! ». J'avais de longs cheveux. Quand on connaît les poils touffus du yack et leur démarche de clown, comme vêtu d'habits trop grands, ça me correspondait bien. Parfois, on m'appelle Yakman. C'est dans la tradition du monde cycliste d'avoir des surnoms. L'homme et son vélo finalement se confondent. On devient un centaure métal-humain...

### En tout cas, vous avez une attirance certaine pour la montagne.

Je crois que seuls une montagne, un ami ou une amie peuvent me faire rouler des milliers de kilomètres, quitte à m'obliger à un immense détour. Les paysages de montagne sont si variés. Ce milieu naturel résonne en moi, me révèle et m'apporte de la joie. Pour d'autres, ce sera la forêt tropicale ou le bord de mer, le désert ou la steppe... Et dans mon cas, c'est vraiment la montée qui m'attire.

### Vous avez une magnifique définition du vélo... « Le vélo est terrien à la montée, aérien à la descente et maritime sur la distance. » C'est cela qui vous donne cet immense plaisir à voyager?

Oui, mais je pense qu'il y a plus de ressemblances que de différences entre la marche à pied et le vélo. Évidemment, la marche à pied est le mouvement le plus fondamental de l'homme, depuis la naissance de l'humanité. Le vélo, lui, n'a que deux cents ans. Cela dit, on a ce rythme lent en commun. Cycliste, je fais partie du paysage comme un marcheur. Et puis, comme à pied, je peux partir de chez moi et aller vers des régions lointaines. J'ai vraiment le sentiment d'apprivoiser la montagne avant de grimper un col. Quand j'arrive au pied, je suis déjà « montagnisé », dans son élément. Quelque part, j'ai l'impression de... – la mériter, ce serait un grand mot –, disons d'être à la hauteur.

### J'ai réalisé à la lecture du livre que le col du cycliste était le sommet de l'alpiniste!

Le point le plus bas entre deux sommets est le point le plus haut pour le cycliste... à moins de continuer à pied ou de porter son vélo, bien sûr. Si je monte avec ma compagne ou un copain, on ne se tire jamais la bourre. On s'entraide. C'est un mouvement d'aspiration vers le haut, ensemble, dans un esprit de couple ou de cordée invisible. Et du coup, arrivés au col, on a une très belle sensation d'achèvement où l'on goûte cette fatigue qui rentre dans nos corps et nous habite complètement. Je m'y arrête souvent pour faire du thé et manger. Je savoure ce moment. C'est comme un cadeau, un accomplissement intérieur. Et c'est aussi très enivrant de savoir la descente qui vient derrière et la découverte de tout un monde inconnu.

### Dans votre livre, il est souvent question de géographie et d'histoire. Vous vous intéressez beaucoup à la géopolitique de l'Asie centrale et du Tibet et vous êtes un observateur des personnes rencontrées...

C'est une chose présente dans tous mes livres. Lors de mes premiers voyages dans les Balkans, comme je ne pouvais pas entrer en Albanie, j'en ai fait le tour! (rires) J'ai roulé aussi six mois sur la frontière est-européenne et écrit *L'homme-frontière*. En étant très souvent invité au cours d'un voyage, on comprend combien l'intimité de nos hôtes est touchée de plein fouet par des questions géopolitiques. Et puis vous réalisez vite la chance monstre d'avoir un passeport suisse. Les récits de voyages souffrent souvent d'un manque de vision politique. Personnellement, je me sens comme un témoin. En ayant accès à des informations brutes, je m'efforce de les décrypter du mieux possible. C'est pour moi une responsabilité du voyageur.

### Dans un court dernier chapitre, vous rapprochez cyclisme et alpinisme à travers certains exploits, mais aussi via une évolution commune vers l'extrême et la tentation obsessionnelle de la vitesse.

J'ai voulu rappeler quelques histoires comme celle des frères Schmidt qui réalisent en 1931 la première ascension de la face nord du Cervin en faisant l'aller-retour Munich-Zermatt à vélo, matériel sur le dos. Ou celle du Suédois Göran Kropp qui pédale de son pays natal jusqu'au Népal pour faire l'Everest en solo et sans oxygène avant de rentrer à deux roues! Par contre, je ne suis pas dans une course aux records. J'essaye d'abord de cultiver la sympathie avec mes voisins, une forme de compassion et d'écoute. C'est plus important que tout. J'ai fait des milliers de kilomètres à vélo, mais si je n'avais pas retenu cela, je n'aurais pas appris grand-chose. Pourquoi d'ailleurs toujours vouloir faire un « exploit »? Rayonner autour de soi et amener à une réflexion à travers son travail est sûrement la base de notre bonheur collectif. ❖

